

Agir en urgence sur la biodiversité

Chaque année, le Groupe ESA invite une personnalité à prononcer devant les étudiants une « leçon inaugurale ». Cette année, Bernard Chevassus-Au-Louis, qui a dirigé en particulier l'INRA et le Muséum d'histoire naturelle, nous a fortement incité à élargir notre regard sur la biodiversité, pour agir avec plus de responsabilité.

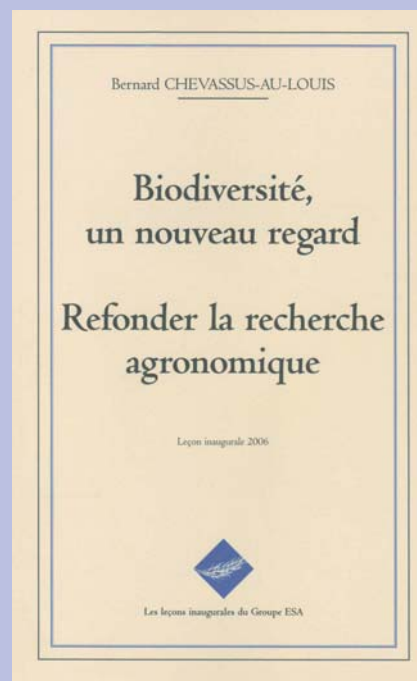
On a déjà décrit 1,3 millions d'animaux et 350 000 végétaux. On estime que, dans la réalité, il y en a au moins dix fois plus, et qu'il faudra donc probablement des siècles pour tout découvrir, au rythme actuel de 10 000 par an. Sans parler du monde des unicellulaires et des bactéries, la plupart microscopiques, dont on estime qu'il serait encore dix fois plus important !

Or, on détruit maintenant à vitesse accélérée ce qu'on ne connaît même pas. Par exemple les forêts, à un rythme effréné de 14 millions d'hectares par an, soit l'équivalent de la superficie de la Grèce alors qu'on n'en replante que la moitié ! Ce phénomène concerne tous les continents : de l'Amazonie au bassin du Congo, de la Sibérie à la Malaisie et l'Indonésie. Quand on sait que la moitié des espèces vivantes résident dans ces forêts, et que la plupart ont un habitat très réduit géographiquement, on mesure la catastrophe écologique que cela provoque. Le corail, autre grand réservoir de biodiversité, se détruit également très rapidement.

La spécialisation croissante de l'agriculture est aussi montrée du doigt. Aujourd'hui, à peine une trentaine d'espèces végétales fournissent à elles seules 90 % des calories consommées dans le monde. Idem pour les espèces animales. L'humanité prend donc de vrais risques, d'autant plus qu'au niveau des variétés la spécialisation est encore plus préoccupante ; actuellement, quatre variétés de blé produisent 70 % de la récolte française. L'Europe a perdu au XX^e siècle la moitié de sa propre diversité animale

et l'essentiel de ses variétés de céréales et de légumes d'antan. Que fera-t-on si un jour, à la suite de crises sanitaires majeures affectant les quelques espèces et variétés que nous choisissons d'utiliser aujourd'hui parce qu'elles sont particulièrement productives, on en avait à nouveau réellement besoin ? Un meilleur arbitrage entre la productivité d'aujourd'hui et la sécurité pour demain semble nécessaire. La profession commence d'ailleurs à s'en préoccuper et à créer des centres de conservation des espèces (*par exemple l'INRA d'Angers possède 350 variétés de pommes à cidre*). Mais si cette conservation est indispensable, elle n'est en aucun cas suffisante car les plantes et les animaux doivent continuer à évoluer dans leur milieu naturel pour continuer à y être adaptés. Quant à la disparition des insectes et autres petits animaux qui jouent un rôle fondamental en particulier dans la pollinisation, l'aération du sol et sa décomposition, elle peut se mesurer à ce simple fait : le nombre d'hirondelles qui vivent de leur consommation a été divisé par cinq en France dans les quarante dernières années.

Pourtant, au-delà des polémiques très médiatiques sur la réintroduction de l'ours ou du loup dans nos montagnes, on commence à peine à se rendre compte de la quantité incroyable de services que rend au jour le jour cette biodiversité, sans même que nous nous en apercevions. Nous sommes évidemment très sensibles aux fonctions de production de nourriture végétale et animale et de matériaux ; on estime aujourd'hui que cette partie la plus visible de ce que nous apporte la Nature ne représente en fait qu'environ 7 % de l'ensemble des services qu'elle rend à l'humanité, soit une « valeur » d'environ deux mille milliards de dollars par an. Alors que si l'on comptabilise l'ensemble des apports de la Nature, on arrive au chiffre astronomique de 33 mille milliards de dollars, soit deux



Chaque année, le Groupe ESA édite, à partir de la leçon inaugurale, un livre qu'il offre aux principaux dirigeants de la profession.

fois le PIB de la planète ; la Nature « travaillant » deux fois plus que l'ensemble de l'humanité. Si elle s'arrête de le faire, bonjour les problèmes ! En négligeant la biodiversité, on risque d'avoir faim un jour, mais aussi de manquer d'eau ou de ne plus la voir épurée, de ne plus bénéficier de la pollinisation des plantes ou de la régénération de l'oxygène et des sols, d'assister à une dégradation du climat encore plus rapide, etc.

Nous contribuons tous par nos choix quotidiens, individuels et collectifs, à la définition du nouvel équilibre vers lequel va tendre la planète. La question d'aujourd'hui n'est pas de savoir si la planète survivra, car bien entendu la planète en tant que telle n'est pas en danger, mais comment elle survivra, et si ce nouvel équilibre laissera encore une vraie place à l'homme ! Il y a eu dans le passé au moins dix-sept crises d'extinction des espèces, dont celle survenue il y a 65 millions d'années (*la moitié des espèces a alors disparu, dont les dinosaures*). Au total, 99 % des espèces trouvées dans les fossiles n'existent plus aujourd'hui.

À nous, à nos étudiants et futurs professionnels, de nous construire, par notre capacité d'innovation et d'action responsable, un meilleur avenir que celui qui a été réservé aux dinosaures !

*Bruno Parmentier,
directeur général*